

La guerre du rire

Histoires «drôles» du Liban

«... it's what makes a people laugh
that reveals the soul of that people.»
(DUNDES: 1973, p. 611)

Le rire est l'une des réactions que l'on peut attendre au cours de la production de différents genres de littérature orale. Certains de ces genres ont pour but essentiel de déclencher l'hilarité d'un auditoire, les contes comiques par exemple ou les «histoires drôles». Ces histoires constituent un genre très répandu dans de nombreuses cultures et sont très vivantes au Liban jusqu'à présent. Elles constituent un mode d'expression privilégié des préoccupations immédiates de la population. Les valeurs et les codes dont le rire est porteur permettent de mieux saisir le fonctionnement du groupe et la manière dont il aborde son quotidien.

L'histoire drôle (*nək̄te*)¹ puisait, avant la guerre, ses sujets dans tous les domaines de la vie sociale et politique, et avait pour personnages principaux *Jəha*², ou bien l'un des notables de la ville ou du village, ou un citoyen normal, ou encore un homme politique ou un chef religieux.

Depuis le début des événements, on peut noter une focalisation des thèmes de la *nək̄te* autour de la vie politique libanaise et ceux qui en sont les acteurs, c'est-à-dire les hommes politiques et la population.

Ce sont les «histoires drôles» de la période récente que je me propose d'étudier ici. Ce travail, dans un contexte politique et social comme celui du Liban, peut mettre en évidence la façon dont les individus ressentent et vivent, à tous les niveaux, la situation qui est la leur.

Mais un certain nombre de problèmes relatifs à la collecte et au choix du corpus se posent à qui veut entreprendre ce type de travail. La *nək̄te* a toujours fait partie de la vie quotidienne et la phase difficile que les Libanais traversent actuellement, loin de tarir leur imagination et leur humour, a gonflé le flot de ces histoires de nouveaux éléments puisés dans l'actualité. Ce renouvellement permanent du répertoire collectif implique l'existence d'un corpus quasi-illimité. Il faut donc opérer un choix qui permette de présenter un corpus réduit mais qui rende compte, de manière pertinente, de l'ensemble du genre, J'ai donc opté pour un corpus qui obéit à trois contraintes principales:

- Lieu de provenance : Beyrouth
- période : 1983 à 1985
- thème : les différentes formations politiques libanaises en présence et leurs chefs.

Ces critères ne résolvent pas pour autant le problème de la collecte. Je dois préciser que toutes les histoires qui ont servi à l'élaboration de ce travail ont été recueillies à Paris. Circulant à la vitesse d'une rumeur, elles parviennent aux milieux libanais de l'étranger en même temps qu'elles se répandent à Beyrouth. La provenance sociale et géographique des informateurs vivant au Liban³

1. *nək̄te* pluriel: *nək̄at*. Le verbe *nakkat* signifie faire de l'humour.

2. *Jəha* : personnage facétieux de la tradition orale arabo-berbère. Il est le héros d'un cycle de contes et de nombreuses histoires drôles. Ce «bouffon naïf et malin» (J. Dejeux: 1978) a des frères dans le monde entier: Karagoz (Turquie, Grèce), Till l'espiègle (France) Ti Jean (Guadeloupe, Martinique), Păcală (Roumanie), etc.

3. Les informateurs «parisiens» qui m'ont aidée à mener le travail ont toujours pu préciser l'origine de leurs histoires. Ces précisions ont souvent permis de situer l'informateur-source, celui dont ils n'étaient que le relais, à Beyrouth. C'est en fonction des renseignements concernant ce dernier que j'ai pu tirer les quelques conclusions que ce travail présente.

nous permet, dans la classification qui va suivre, de localiser l'origine des diverses histoires. Le genre *nakte* n'apparaît qu'en situation et est possible à tout moment et en tout lieu. Toute personne peut raconter une histoire à condition d'avoir en face d'elle un auditoire qui, d'une part, possède les clés nécessaires au décodage du récit et, d'autre part, partage peu ou prou les vues du narrateur sur la situation politique. Collecter ces histoires brèves signifierait donc porter en permanence avec soi un magnétophone prêt à fonctionner, ce qui est difficile. Ce genre comique intervient de manière si inattendue au cours des conversations qu'il est pratiquement impossible de l'enregistrer en situation. Le seul moyen de s'en souvenir pour le chercheur est de se précipiter sur un crayon et de noter au plus vite ce qu'il vient d'entendre. Ce moyen archaïque est d'une fidélité discutable, bien qu'il soit toujours possible de vérifier, par la suite, certains détails auprès des informateurs. Cette méthode de collecte a l'avantage de permettre l'observation du contexte «naturel» dans lequel s'insère cet humour spontané ainsi que les réactions qu'il suscite dans l'auditoire. L'étude d'un corpus d'une cinquantaine de *nakte* entendues entre 1983 et 1985 permet de mettre en relief les événements qui semblent avoir le plus marqué cette période. Les différents types d'histoires, de par leur structure, le thème et le contexte, couvrent en effet divers aspects de l'actualité; ceux en tous cas que les Libanais ont retenus pour être le support de leur humour.

Signification du rire

Certains pourraient s'étonner de voir un peuple éprouvé par une longue guerre civile rire des malheurs qui le frappent. Le rire n'est pourtant pas en contradiction avec les difficultés que rencontrent les individus dans leur lutte pour la survie. A. Dundes définit clairement le lien entre humour et réalité (1973: 611):

«Whatever else humour may mean, it would seem at the very least to provide a way of facing or perhaps temporarily escaping the hard realities of life. Crying is one outlet but laughing is to be preferred »⁴.

Mener une réflexion semblable jusqu'à sa limite extrême signifierait que plus un groupe aura de difficultés et plus il aura recours à l'humour pour s'exprimer. La situation observée à Beyrouth avant 1983 ou dans les milieux libanais à Paris après cette date montre bien comment le genre *nakte* exprime des sentiments très divers et très contradictoires dans le groupe où il fonctionne. Ces récits en apparence frivoles permettent d'extérioriser une manière de percevoir la vie de tous les jours et de prendre une revanche sur celui ou ceux que l'on estime être responsable(s) de ses malheurs.

Ce n'est pas par hasard que la majorité des anecdotes recueillies ont été relevées au cours de conversations sur les événements du Liban. Le narrateur, par le biais de son histoire, exprime son sentiment, voire sa position personnelle.

Cette manière de se situer par rapport à la réalité peut, soit être en relation immédiate avec un événement précis qu'il est possible de dater, soit exprimer un sentiment plus diffus.

4. On peut citer à titre d'exemple les histoires qui circulaient sur les Allemands en France pendant l'occupation nazie. De même, pour rester au Liban, on peut citer les anecdotes qui ont pour victime les soldats syriens, les soldats israéliens ou encore ceux des forces internationales, les unes prenant le relais des autres au gré des changements de la situation politique et militaire. Chaque série mériterait une étude à part.

Durée de vie de la *nakte*

a) L'actualité

Certaines histoires naissent de l'actualité et font directement référence à des événements précis. Elles circulent avec une vitesse surprenante et surgissent presque en même temps que les faits qui en font la substance. Ainsi, au début de 1985, la livre libanaise (L.L.) a accusé un effondrement sans précédent par rapport au dollar US, ce qui a provoqué une flambée des prix telle que la population de Beyrouth, comme du reste du pays d'ailleurs, s'est vue dans l'impossibilité d'acheter les produits alimentaires de première nécessité. Deux jours après cette flambée du coût de la vie, un étudiant résidant à Paris raconte l'histoire suivante au cours d'une conversation relative aux événements. Il la tenait d'un membre de sa famille qui vivait à Beyrouth et qui la lui avait transmise au cours d'une conversation téléphonique. Voici comment cette *nakte* est intervenue dans la discussion :

- (1) - (...)
- Il paraît que la botte de menthe coûte trois L.L. maintenant à Beyrouth.
- Tu sais ? On a attribué le Prix Nobel de la chimie à Amín Gemayel (dit sur un ton très sérieux).
- Cet imbécile? (étonnement réel)
- Oui, parce qu'il a découvert une substance pour transformer la Livre libanaise en merde . (Eclat de rire général).

Cette anecdote est intéressante à plus d'un titre, notamment au niveau de la forme. Le passage du mode sérieux à celui de la plaisanterie est caractéristique d'un grand nombre de ces histoires et leur permet de s'insérer comme une sorte de devinette ou sous la forme d'une simple question dans la conversation courante. Le trait à caractère comique n'apparaît que dans la réponse que donne le locuteur à sa propre question. V. Morin attribue à l'interrogation énoncée sur le mode sérieux une:

«fonction locutrice de disjonction (...) qui dénoue drôlement le problème » (1966: 102).

Un grand nombre de ces histoires se présente de cette manière, d'autres bien sûr sont à proprement parler narratives. Ce qu'il faut retenir ici, c'est qu'un sujet d'actualité a pu donner naissance à une histoire drôle qui a traversé quatre mille kilomètres en deux jours. De plus, l'homme politique sur lequel les Libanais rejettent la responsabilité de la crise est nettement désigné.

Pendant quelques semaines, cette histoire a circulé dans tous les milieux où j'ai pu me rendre. Elle m'a même été rapportée dans une lettre que j'ai reçue de Beyrouth. Les gens ressentaient un plaisir sans équivoque à la raconter et à l'entendre. Mais les événements se succèdent avec une rapidité considérable au Liban et les nouveaux soubresauts politiques prennent la relève des précédents dans l'imaginaire de la population et dans ses préoccupations. Ainsi, une anecdote comme celle-ci ne circule qu'un temps, celui durant lequel le thème est nouveau. Une fois habitués à la situation, les narrateurs potentiels n'y trouvent plus d'intérêt.

b) Le malaise

Certaines *nakat* sont l'expression d'un sentiment plus général, partagé par tous les membres du groupe, quelle que soit leur appartenance communautaire, politique ou géographique. Ces histoires ne font référence à aucun événement ni à aucune personnalité politique mais font néanmoins une allusion explicite au malaise général créé par l'état de guerre permanente :

- (2) - (...)
- Je plains ceux qui vivent encore là-bas!
- Ecoute. On dit qu'un chien a épousé une chienne et qu'ils ont voulu aller en voyage de noces. Ils sont allés à Paris. Au bout de dix jours, ils en ont eu assez. Ils ne s'y plaisaient pas. Ils sont

allés à Londres. Là encore, deux ou trois semaines, ils n'ont pas aimé. Ils sont allés à New York, un mois, deux mois, ils en ont eu assez, ils se sont décidés à rentrer à Beyrouth. Dès que l'avion a atterri à l'aéroport de Beyrouth, ils ont soupiré d'aise et le chien a dit: «Enfin nous voilà de retour. Il n'y a nulle part au monde meilleure vie de chien qu'ici». ⁵

Cette plaisanterie provoque une sorte de rire triste et donne toujours lieu à des commentaires sur la difficulté de vivre dans des conditions si dures. Elle reflète un sentiment général que chacun peut faire sien au moment où il ressent le besoin de dire que nulle part au monde on n'est aussi mal loti qu'au Liban. Mais le dire sur le mode humoristique et non en se plaignant lui permet d'être acceptable.

Il n'est donc pas étonnant que ce genre de récits brefs ait une durée de vie beaucoup plus longue que des anecdotes dont l'actualité est le thème. J'ai pu l'entendre dans diverses situations, longtemps après en avoir pris connaissance, en observant le même acquiescement de la part de l'auditoire présent.

Si le groupe où se transmet une histoire drôle rit, il ne le fait pas au sujet de n'importe quoi ou de n'importe qui. Pour comprendre les critères en fonction desquels ce genre narratif choisit ses «victimes», il faut saisir la manière dont il les ridiculise.

Tous les informateurs que j'ai pu observer ont en commun de n'avoir aucune prise sur le cours des événements. Qu'ils vivent en permanence au Liban, qu'ils s'en absentent de temps à autre ou qu'ils choisissent d'émigrer, ils subissent les soubresauts de l'Histoire. Le sentiment d'impuissance qui en résulte semble compensé par des discussions politiques orageuses, de manière générale, et, en particulier, par le recours à l'humour, moyen privilégié de prendre part au conflit qui les dépasse et ceci en tentant de porter atteinte aux responsables.

Une observation détaillée du corpus montre que la majeure partie des *nəkat* a pour cible un responsable politique régional, national ou international. Le choix de cette victime dépend bien sûr des positions du narrateur qui aura plus souvent tendance à ridiculiser le chef du camp «adverse» (bien qu'il lui arrive de le faire pour ceux dont il se réclame). A défaut de mentionner un responsable, on citera le groupe (milice, parti, mouvement, ...) dont il est le chef. Celui-ci sera, dans certains contextes, appréhendé comme un ennemi personnel. Dundes écrit à ce sujet (1973: 622) :

«In any conflict it is most gratifying to cause one's adversary to appear ludicrous in his own eyes. Where this is not possible, very considerable satisfaction can be secured by making your opponent appear ludicrous in your eyes. It is exactly what humour does.»

Ridiculiser «l'autre», le responsable du camp adverse et donc de tout le mal, est une manière de le diminuer. Faute de pouvoir le combattre sur son terrain, on lutte contre lui avec la seule arme que l'on possède : le rire. Composante indissociable de ce genre de littérature orale, le rire est donc un moyen d'exorciser son impuissance face à des événements que nul ne peut prévoir. Le Libanais «moyen» prend ainsi une revanche sur celui qui est la source de ses malheurs. Cette revanche canalise les tensions et donne l'impression au groupe de «rendre les coups». C'est en ce sens qu'elle permet peut-être d'alléger le poids des difficultés.

On peut résumer cette idée par un proverbe traditionnel :

«La main que tu ne peux mordre, embrasse-la et souhaite-lui (jette-lui le sort) de se briser»⁶.

Quand on sait que dans de nombreux secteurs de la ville (pour ne pas dire dans tous), on peut risquer sa vie en émettant une quelconque critique, ce proverbe prend toute sa signification.

5 *eišt klèb*

6. *l-'id l ma fik teadda būs-a w-deî-l-a,bə-l-kasr.*

Avec qui partage-t-on son rire ?

Il est certain que la composition de l'auditoire impose au narrateur des contraintes qu'il doit respecter. Comme nous le verrons par la suite, il ne suffit pas de se situer dans l'un des principaux camps pour avoir la même opinion. Chacun des deux camps connaît dans son sein des dissensions considérables. Le locuteur ne peut donner libre cours à sa parole qu'en présence d'un auditoire qui partage les mêmes opinions. Dans ce contexte, le rire, s'il est général, est un test pour la solidarité du groupe (cf. Dundes, 1973: 611).

Il ne serait toutefois pas exact d'affirmer que ce genre facétieux n'apparaît que dans des groupes homogènes. Il arrive qu'un locuteur raconte une anecdote dont la «victime», par exemple, est une organisation dont l'un des auditeurs se revendique. Ce type de situation peut avoir deux genres de conséquences, que j'ai pu observer personnellement:

- ou bien le lien qui unit le narrateur et l'auditeur est celui d'une longue amitié ou d'une franche camaraderie ; dans ce cas la réunion prend la forme d'une taquinerie généralisée où chacun des deux antagonistes répond à une histoire le mettant en cause, par une autre histoire (contre-offensive). Ainsi la réunion prend l'aspect d'une petite guerre verbale qui permet d'extérioriser, sur le mode du rire, les tensions latentes.

- ou alors, les deux personnes, narrateur et auditeur, ne sont unies par aucune sorte de lien affectif ou social et découvrent par le biais de l'anecdote leurs divergences politiques. Dans ce cas, la réunion se termine dans une ambiance très tendue.

Ces observations nous conduisent à une question fondamentale: jusqu'à quel point une anecdote «politique» engage-t-elle celui qui la raconte ?

Si l'origine de ces histoires est impossible à situer, il est néanmoins certain que leur circulation non seulement dans le même groupe mais aussi d'un groupe à l'autre, signifie que ceux qui les transmettent se les sont appropriées. Elles répondent donc à un besoin collectif et c'est bien parce qu'elles obéissent à cette nécessité qu'elles circulent de bouche à oreille.

Le locuteur, par son appropriation personnelle de telle ou telle histoire, met donc en avant ses propres positions face aux éléments auxquels son histoire fait référence.

Cela signifie-t-il que l'on ne raconte que des récits ayant pour cible le camp adverse de celui que l'on s'est choisi ? Si la majorité des informateurs confirment cette hypothèse, une observation plus détaillée du corpus permet de déceler une réalité beaucoup plus complexe. La majeure partie des *nakat* recueillies mettent en scène un narrateur qui revendique son appartenance à l'une des deux principales factions qui s'affrontent à Beyrouth et une victime appartenant à l'autre. Ces anecdotes *intergroupes* et d'autres anecdotes *intragroupes* coexistent⁷.

Cette deuxième catégorie d'histoires nous apporte de précieux renseignements sur les conflits internes dans chacune des deux parties en présence; les éléments qu'en retient la population, la manière dont elle les vit, mais aussi sur l'univers légendaire que chacun des deux secteurs a construit autour de ses héros.

Les anecdotes intergroupes

Avant d'aborder une définition schématique des deux camps, il faut préciser que pour mener à bien une telle analyse, il est indispensable de bien situer les positions politiques explicites de chaque informateur. Je rappellerai donc ici les grandes lignes de la situation actuelle à Beyrouth⁸.

7 Dundes: 1973, p. 612, fait la différence, dans son introduction à l'histoire drôle «blancs/noirs» aux Etats-Unis, entre les histoires «inter-group» - Blancs => Noirs ou Noirs => Blancs et les histoires «intra-group» où certains Noirs rient d'autres Noirs.

8. Expliquer de manière claire et précise le conflit libanais et la nature des formations qui s'y affrontent relève de l'impossible dans le cadre d'une étude comme celle-ci. Cela nécessiterait une (voire plusieurs) thèse. Je me contenterai donc de présenter quelques grandes lignes qui permettront de mieux saisir l'objet de ce travail au risque d'une simplification grossière.

Beyrouth est, depuis le début de la guerre civile (13 avril 1975), partagée en deux secteurs. Beyrouth Est est la partie contrôlée par deux formations principales: le Parti Phalangiste (Kataëb) et les Forces Libanaises, formation essentiellement militaire. Les deux défendent, dans l'ensemble, les mêmes options politiques. L'Est est une région à dominante chrétienne au niveau de la population. Cette coloration religieuse y est très nettement mise en avant dans le discours politique ambiant. Beyrouth Ouest est ce que la presse française appelle le secteur «islamo-progressiste», terminologie ambiguë mais qui semble signifier que les nombreuses forces qui y cohabitent se revendiquent ou bien de l'Islam ou bien d'idées socialistes. Les principales formations de ce secteur sont le Parti Socialiste Progressiste (leader: W. Joublatt), le mouvement Amal (leader: N. Berri) et d'autres formations plus ou moins radicales dont je ne citerai que Hezbollah, celle des intégristes chiïtes. Ces trois formations sont celles qui sont le plus souvent mentionnées dans les histoires relatives à l'ouest de la capitale et sont liées dans l'esprit des Libanais à des communautés religieuses spécifiques. Elles représentent respectivement la communauté druze, la communauté chiïte et certains groupes de cette dernière qui prônent une législation coranique.

Quand l'Est rit de l'Ouest

Nombreuses sont les histoires qui circulent dans le secteur Est de Beyrouth et qui ont pour cible centrale des formations ou des personnalités de l'autre secteur. Ces histoires tiennent compte, comme beaucoup d'autres, de l'actualité. J'en retiendrai une seule ici qui semble des plus significatives :

(3) «A Beyrouth Ouest maintenant il y a *šî tiqtiq šî šîea* »⁹

Pour saisir la signification de cette simple affirmation il faut comprendre le jeu de phonèmes plus que de mots. Il faut aussi connaître la situation de la ville, l'expression populaire qui lui sert de trame et les spécificités phonétiques que la conscience linguistique attribue à certains groupes. Une personne étrangère à tout cela n'a aucune chance d'y comprendre le moindre élément.

Dans un contexte de communication courante, l'expression *šî tiktik šî tîea* signifie, par exemple, en parlant d'une assemblée de personnes, que celles-ci sont d'origines diverses et mal définies donc infréquentables. La forte connotation péjorative de cette expression pourrait être rendue en français par «c'est n'importe qui». Or le passage de cette manière de dire anodine à celle qui déclenche le rire de l'auditoire est fondé sur deux modifications:

- *tiktik* > *tiqtiq* *k* > *q*
 - *tîea* > *šîea* *t* > *š*

[q] variante du coup de glotte ['] des Beyrouthins par exemple, caractérise les parlers de certaines régions de la montagne où la communauté druze est fortement représentée. Dans la conscience linguistique des Libanais, la variante [q] est donc perçue comme spécifique de cette communauté¹⁰. La modification réalisée à l'aide de cette variante de manière spécifique revient à faire une allusion ouverte et sans équivoque à la communauté à laquelle elle est attribuée.

9. *tiqtiq* est parfois réalisé avec emphatisation du /t/ due à la proximité de [q].

10. La variante (q) réalisée dans de nombreuses régions du Liban par le coup de glotte ' est perçue de manière générale comme caractéristique du parler de la communauté druze vivant essentiellement dans les deux régions du Metn Sud et du Chouf. Or cette idée largement répandue ne correspond pas à la réalité puisque de nombreux chrétiens des mêmes régions ont cette même réalisation dans leur parler. Par ailleurs il faut noter qu'un grand nombre d'histoires drôles ont pour pilier des thèmes ayant trait à des particularités dialectales attribuées par la conscience linguistique collective à tel ou tel groupe.

Le passage de / t / à /š/ a une signification beaucoup plus accessible et joue plus sur une variation sémantique immédiate : *šīea* veut dire Chiite.

Ce jeu des sons, à partir d'une expression populaire, permet de garder la valeur sémantique de celle-ci (des gens peu fiables) tout en désignant ceux à qui l'on attribue ce peu de valeur : les Druzes, c'est par l'emploi d'un son que l'on prétend les caractériser et les Chiites, on les nomme.

Le mépris véhiculé par cette «boutade» est nettement exprimé.

Ces deux communautés religieuses qui sont souvent malmenées par les anecdotes du secteur Est le sont également à Beyrouth Ouest. Ceci pourrait en partie s'expliquer par les modifications profondes qu'a subi le panorama politique de Beyrouth depuis 1984. Avant le mois de février de cette même année, les deux principaux partis représentatifs de ces deux groupes, le PSP et Amal, n'avaient pas de rôle prédominant sur la scène beyrouthine. Jusqu'à cette période, l'ouest de la capitale était le domaine d'organisations représentatives de la communauté sunnite. De plus ces deux formations qui comprennent dans leurs rangs de nombreux membres de condition modeste originaires d'autres régions du pays (le Chouf et le Sud essentiellement) se sont imposées sur le plan politique à Beyrouth en prenant le contrôle militaire de la partie Ouest de la ville en février 1984 de sorte que les formations sunnites ont perdu leur qualité d'interlocuteur représentatif de ce secteur.

Diminuer ces nouveaux venus d'origine rurale peut aussi se faire à travers l'un de leurs responsables :

- (4) «On dit qu'un ange est apparu à Nabīh Berri et lui a dit:
" Tu sais, cette histoire au Liban a un début mais n'a pas de fin. Tu n'y as pas d'avenir. Laisse tomber. Si tu te suicides, tu iras tout de suite au paradis." Berri se tue et monte directement au ciel. Saint-Pierre arrive: "Qui es-tu?" Il lui dit: "Je suis N. Berri." Il cherche, il cherche et il lui dit: "Je n'ai pas ton nom sur la liste." Il va chez Dieu et lui raconte l'histoire et ce que lui a dit l'ange. Dieu lui dit: " Tu peux me montrer l'ange ? Celui qui t'a fait le coup ? Il lui dit oui et le lui montre. Dieu dit à l'ange: " Bašīr ! Je t'ai dit cent fois de ne pas faire des coups comme ça !»

Mettre à mort les hommes politiques n'est pas le propre des anecdotes libanaises. Leurs aventures dans l'au-delà ont inspiré plus d'une histoire drôle. Celle-ci est, dans le cadre de cette étude, intéressante à plus d'un titre. Elle a pour cible un responsable de l'Ouest mais celui-ci est dévalorisé par un parallèle avec LE héros positif de Beyrouth Est ; Basīr Gemayel, appelé par tous Basīr tout court¹¹.

Dans cette histoire Bašīr est donc un ange qui mène à sa perte, bien sur méritée, «l'ennemi» digne du démon puisque nul n'a son nom sur les listes du paradis. Deux pôles, d'un manichéisme total, sont mis en évidence. D'une part, le «héros martyr», idéal de l'homme parfait, Bašīr Gemayel, assassiné en 1982, qui a accédé au statut d'ange¹². D'autre part, nous retrouvons Berri présenté sous les traits d'un être crédule donc stupide que le héros-ange réussit à éliminer et à ridiculiser.

Cette histoire illustre la manière dont un grand nombre d'habitants du secteur Est voient la situation. Vision qui se résume à la division des responsables en deux groupes distincts : les bons ou les vrais Libanais (Bašīr) et les méchants ou les traîtres, les non-Libanais¹³ (ceux de l'Ouest représentés ici par Berri). Raconter cette histoire pour qui se reconnaît dans cette division le rassure à plusieurs niveaux :

- Le héros sauveur assassiné devient un être surnaturel bénéfique qui continue d'agir pour les siens.
- Il a accédé, par sa mort, à un pouvoir plus grand : celui d'un ange avec lequel Dieu fait preuve d'indulgence, voire de tendresse (la réflexion finale qu'il lui fait est celle d'un père indulgent à son fils).

11. Les hommes politiques relativement jeunes sont très souvent désignés par leur simple prénom.

12. Ce détail est à replacer dans le contexte de l'univers religieux chrétien.

13. Dans le conflit libanais, comme dans d'autres, chacune des parties en présence s'attribue le monopole du patriotisme et relègue l'adversaire dans le rôle du traître.

- Faute de pouvoir régler son compte à Berri sur terre, on le projette dans un autre monde pour être en mesure de le faire.

Très rassurante pour ceux qui s'y reconnaissent, cette histoire les fait rire aux larmes et ils la font circuler comme une rumeur de bon augure...

Quand l'Ouest rit de l'Est

Dans ce secteur de la capitale, le rire s'est choisi pour victime principale le président de la République: Amīn Gemayel.

Ce dernier est en même temps l'un des principaux responsables du Parti Phalangiste (Kataëb), fils aîné du fondateur (Pierre Gemayel) et frère du dirigeant assassiné en 1982 (Bašīr Gemayel). Il est aux yeux d'un grand nombre d'habitants du secteur ouest le type même du dirigeant incompetent qui cumule, à côté de ses défauts personnels, ceux d'être responsable de l'Etat et responsable phalangiste. Il est en quelque sorte le symbole de tous les dirigeants de «l'autre côté».

Le président de la République est donc avant tout perçu à l'Ouest comme un chef phalangiste. Ceci explique en partie pourquoi il est la cible privilégiée des blagues politiques de cette partie de la ville. Une quantité considérable d'histoires y circulent sur lui. Nous avons déjà vu plus haut le lien établi dans l'une d'elles entre le personnage incompetent qu'il représente et la crise économique. Les caractères qui lui sont généralement attribués dans les anecdotes ont trait à son inefficacité, à sa cupidité d'homme d'affaires et à son apparence physique trop soignée. Je retiendrai celle-ci :

- (5) «On dit qu'Amīn Gemayel est toujours accompagné par trois gardes du corps. Deux tiennent des pistolets et le troisième tient un séchoir à cheveux.»

L'allusion à l'aspect physique du personnage est directe, celui-ci est toujours bien coiffé comme s'il sortait de chez le coiffeur. Cela signifie qu'il n'est pas capable d'assumer l'importance d'une fonction comme la sienne puisqu'il donne la priorité à des futilités. Ceci laisse entendre qu'il n'est pas à sa place. Par ailleurs, il faut signaler que dans cette partie de la ville on a tendance à se représenter les hommes de l'autre partie comme efféminés et peu virils. On les nomme souvent «tītī» et «nīnī» par allusion à leur style perçu comme maniéré. Cette image est nettement reflétée par l'histoire ci-dessus où celui qui est considéré comme étant le prototype des hommes du camp adverse en a les attributs physiques et donc moraux. De plus, par le biais d'une anecdote comme celle-ci, le narrateur rappelle, en portant atteinte à celui qui est censé représenter, de par sa fonction de président, tous les Libanais, que celui-ci n'est, à ses yeux, que le représentant de ses ennemis.

Comme à l'Est, certaines histoires ont retenu, dans le secteur ouest, l'aspect «homme d'affaires» de ce même personnage :

- (6) On dit qu'Amīn était en train de faire un discours: «Le Liban, c'est dix mille kilomètres carrés. Nous n'accepterons que personne n'en ampute un seul kilomètre. Dix mille kilomètres carrés. Personne ne le divisera. Dix mille kilomètres carrés, pas un de moins...» Alors l'un des hommes, debout à côté de lui, lui fait signe et lui dit à l'oreille: «Et les quatre cents qui restent? » «Tais-toi, c'est la commission».

Pour comprendre toute la portée de ce récit et toute son ironie, il faut le replacer dans son contexte: une campagne d'affiches menée par le gouvernement dans tout le pays autour du slogan «10 420 kilomètres carrés» inscrit sur une carte du pays.

Le pouvoir voulait par ce biais se démarquer des forces d'occupation israéliennes. De nombreux Libanais ne pardonnent pas à l'actuel chef de l'Etat d'avoir accédé à ses fonctions au moment de cette occupation et d'en être donc redevables aux Israéliens. Cette histoire a l'avantage d'exprimer de manière explicite le sentiment d'une partie de la population : le président étant complice des

forces d'occupation, son discours sur l'intégrité du territoire cache un intérêt personnel. C'est en effet dans un but précis que l'accent est mis sur le caractère cupide du personnage : il ne défend en somme que les causes qui sont rentables pour lui.

Ce dernier est donc visé comme président de la République ne représentant en réalité que l'une des parties du conflit. En le diminuant, on porte préjudice à tout le camp qu'il est censé représenter.

Ce qu'il faut retenir du fonctionnement des histoires intergroupes, c'est que chacun des deux camps se choisit une cible représentative du camp adverse pour porter, à travers elle, atteinte à tout le secteur opposé.

L'humour intragroupes

Nous allons cependant voir que le rire s'exerce comme une arme à l'intérieur de chaque camp où les dissensions internes, idéologiques et militaires sont très complexes. De plus, il apparaît de manière étonnante que certains narrateurs peuvent tourner en dérision un chef politique ou une organisation dont il se réclame ouvertement.

L'Est

L'antagonisme majeur que l'on peut noter dans ce secteur oppose les partisans de l'actuel président de la République, Amîn Gemayel, à ceux de son frère assassiné en 1982, Bašīr Gemayel¹⁴. Cela se concrétise par des conflits entre le Parti Phalangiste d'une part et les Forces Libanaises d'autre part.

Si le leader défunt échappe à toute dérision, son frère quant à lui semble en constituer une cible privilégiée. Les reproches qui lui sont faits par le biais de l'humour oral ne sont pas toujours du même ordre que ceux dont il est l'objet à l'Ouest. Il n'en demeure pas moins qu'il est possible de relever des constantes.

Deux histoires peuvent illustrer tant les différences que les convergences :

- (7) A la fin de l'année scolaire, la fille de Amîn vient voir son père et lui dit: «Papa, voici mon carnet de notes, il faut que tu le signes». Il lui répond: «Un peu de patience. Je vais à Damas la semaine prochaine».
- (8) Amîn va commander trois costumes chez un tailleur. Il lui dit: « Quand est-ce que je peux envoyer quelqu'un les prendre?» Il lui répond: «Dans quinze jours». Amîn dit : «Comment dans quinze jours ? Tu les finissais en trois jours pour Bašīr». Il lui répond: «Oui, mais toi tu as demandé des poches extra (= supplémentaires)».

Il apparaît de manière évidente que le reproche adressé par la première histoire au président est sa collaboration avec le pouvoir syrien. Pour l'Ouest il est l'homme des Israéliens, pour l'Est, il est l'homme des «Arabes», entité perçue de manière quasi mythique et symbolisant d'une part l'antipatriotisme et d'autre part l'Islam. Le personnage est donc réduit, dans cette première anecdote, à l'état de personnage incapable de prendre une décision si futile soit-elle (signer un carnet de notes) sans consulter le pouvoir syrien. Il est en somme accusé de trahison politique et religieuse. Pour certains habitants de ce secteur cette idée est renforcée par un parallèle entre Amîn et son frère défunt, celui-ci symbolisant à leurs yeux le patriotisme et l'intégrité. Le symbole des poches dans la deuxième histoire est assez parlant pour se passer de commentaire...

¹⁴ Les partisans les plus décidés de Bašīr Gemayel se reconnaissent dans les Forces Libanaises, Ce travail date de 1985. Depuis, des scissions à l'intérieur des Forces Libanaises sont venues compliquer la situation.

Nous avons vu dans la partie réservée à l'humour «intergroupe» la manière dont est perçu Bašīr par la population qui se reconnaît dans ses idées. Héros légendaire, sauveur assassiné, celui-ci jouit après sa mort de toutes les qualités d'un homme digne de ce nom, voire d'un saint. Certains vont jusqu'à mettre son portrait parmi les icônes et les images saintes qui doivent protéger la maison.

Amīn, lui, constitue le double négatif et cumule tous les défauts qui s'opposent point par point aux qualités de son frère. On peut résumer les deux séries de qualificatifs ainsi:

Tableau 1

POSITIF Bašīr	NEGATIF Amīn
honnête, désintéressé	malhonnête, ne pense qu'à l'argent
courageux, toujours à la tête de ses combattants	couard, pendant les combats toujours loin du front pour ses affaires
fidèle à ses principes, ne trahit jamais les siens	se vend au plus payant
modeste, train de vie sans luxe	train de vie très luxueux
généreux, donne ses biens aux pauvres	égoïste et avare, ne s'inquiète pas des pauvres

Ce tableau, non exhaustif, met en évidence une bipolarisation manichéenne, exacerbée par l'idée très répandue que l'actuel président n'a pu accéder à ses fonctions que grâce à la mort de son frère (qui les occupait avant son assassinat). Certains vont même jusqu'à lui imputer une part de responsabilité dans la mort de ce dernier.

Cet exposé très bref d'une certaine conception de l'histoire du pays, partagée par de nombreuses personnes dans le secteur Est, permet de donner une idée de l'univers légendaire que se sont forgé les gens autour d'un personnage héroïque dont les exploits se transmettent à qui veut les entendre¹⁵. La mort de ce héros n'a donné que plus de prestige à l'image que l'on garde de lui. Il est celui qui aurait pu sauver le pays, le représentant d'un âge d'or auquel tous ceux qui y croient aspirent.

A «l'ange» qu'il incarne, on oppose tantôt les démons du camp adverse, tantôt celui de son propre camp (son frère). Ce dernier, opposé à un rival mort, n'a aucune chance d'être le vainqueur.

Amīn n'est pourtant pas le seul qui fasse les frais de l'humour de son secteur. Les Forces Libanaises partagent son sort. Je retiendrai un seul jeu d'esprit pour illustrer ce point. Pour souhaiter un joyeux anniversaire au Liban on souhaite de vivre cent ans. Dans une lettre reçue de sa famille pour son anniversaire, une femme originaire de l'est de Beyrouth et qui vit à Paris, s'est vu adresser le vœu suivant :

(9) «Que tu vives cent dix ans (dix pour les Forces Libanaises) !»

Bien que le discours officiel d'une large majorité légitime la présence et les méthodes de ce mouvement militaire, les habitants de ce secteur se plaignent souvent en aparté des exactions ou des abus des miliciens. Ce trait d'humour en dit long sur les faits qui peuvent être reprochés par la population civile à ces éléments armés.

¹⁵ La pratique de l'oralité s'est transformée avec la guerre. De nombreux récits narrent en effet les exploits de personnages héroïques qu'il s'agisse d'hommes politiques ou de simples citoyens. Ces exploits sont souvent un calque de motifs épiques. Merveilleux et réel se confondent et sont rapportés comme faits vécus ou vus.

L'Ouest

Les conflits d'ordre idéologique ou militaire qui opposent les différentes forces qui contrôlent ce secteur sont plus complexes par leur nombre mais plus clairs par leur nature que dans le secteur opposé. Un éventail d'organisations beaucoup plus large que dans le secteur Est caractérise l'Ouest de Beyrouth. Se retrouvent du même côté du conflit dont j'ai de manière très schématique défini les deux camps, des organisations qui n'ont bien souvent en commun que l'ennemi auquel elles s'opposent: Israël et les Phalangistes, ces derniers définis comme l'allié local du premier.

En effet, des idéologies intégristes ou totalement laïques cohabitent. Des forces religieuses et des forces qui ne représentent aucune communauté (marxistes par exemple) coexistent. Ceci ne va pas sans produire des conflits qui, quand ils ne sont pas portés au devant de la scène politique ou militaire, s'expriment néanmoins à travers le discours des gens de la rue.

De ce côté de la ville, comme de l'autre, on voit émerger deux figures légendaires: l'imam Moussa s-Şadr disparu dit-on en Lybie au début de la guerre civile, et Kamal Joumlatt dirigeant de toutes les forces «islamo-progressistes», assassiné en 1976. Le premier représente aux yeux d'une faction de la communauté chiite le héros martyr qui a payé de sa vie le combat pour la dignité des Chiites (Mouvement des Dëshérités)¹⁶, Le deuxième est l'image même du chef politique qui pouvait unifier toutes les forces progressistes et une large partie de la population autour de ses idées. Il inspire un très grand respect à toutes les factions puisqu'il a payé de sa vie la défense de son idéal¹⁷.

Si ces deux personnages disparus ont intégré, par leur mort, l'univers légendaire de ce secteur, ils n'apparaissent en tant que héros dans aucune des histoires que j'ai pu recueillir. Je ne peux donc ni infirmer ni confirmer l'existence d'anecdotes les concernant.

Le corpus comprend néanmoins un certain nombre d'histoires qui ont pour cible les diverses composantes de cette partie du conflit. L'humour qui fonctionne aux dépens des «alliés» du moment a deux cibles principales. Il s'attaque, d'une part, aux deux organisations (et donc aux communautés qui y sont majoritairement représentées) qui se sont imposées au début de l'année 1984 sur la scène politique beyrouthine et, d'autre part, aux intégristes chiites (Hezbollah).

Je voudrais signaler ici que l'histoire (3) est racontée à l'Ouest par des personnes qui se reconnaissent entièrement dans l'une des deux organisations qui y sont visées. Ce décalage entre le discours «politique» conscient d'un individu et son humour mériterait une étude à part. S'agit-il d'un recul suffisant par rapport au conflit qui permet d'apprécier pour eux-mêmes l'humour ou le jeu d'esprit qui le produit, ou bien un hiatus plus marqué entre le discours intellectuel et une expérience du quotidien plus difficile à vivre ? Je tenterai de revenir sur ce point à la fin de ce travail. Quoi qu'il en soit, je voudrais insister ici sur le fait que ce genre d'humour ne peut fonctionner que dans un groupe homogène où toute ambiguïté relative aux positions de l'un ou de l'autre des auditeurs est levée.

La communauté chiite ainsi que les organisations où elle est fortement représentée semble constituer la cible principale. Il faut rappeler que cette communauté, très défavorisée économiquement, est entrée sur la scène beyrouthine à une date relativement récente (cf. Nasr, 1985). L'exode rural avant la guerre, le flot de réfugiés après chaque agression israélienne et surtout depuis l'invasion de 1982, ont provoqué une arrivée massive des Chiites du Sud. C'est donc une composante nouvelle de la capitale. La population sunnite traditionnellement majoritaire

¹⁶ S. Nasr, 1985; p. 87 et 88: «...l'hiver 1974, le mouvement chiite avait émergé pour la première fois, de façon spectaculaire, sous l'égide de son chef charismatique l'imam Moussa Sadr. Des confins de la périphérie sud et nord-est du pays jusqu'aux portes de Beyrouth, le mouvement de l'imam Sadr avait amorcé la transformation des Chiites en nouvel acteur majeur de la scène sociale et politique». L'imam Sadr aurait disparu au cours d'un voyage en Lybie vers la fin des années 70.

¹⁷ Kamal Joumlatt, chef du Mouvement National Libanais au début de la guerre civile était l'interlocuteur représentatif de toutes les forces s'opposant au projet phalangiste sur un plan intérieur et israélien sur le plan extérieur. Il jouissait d'un prestige considérable non seulement dans la communauté druze dont il était par ailleurs le leader mais aussi auprès d'une large partie de la population. Nombreux sont ceux qui pensent que la scène politique libanaise n'a jamais réussi à combler le vide créé par son assassinat en 1976.

dans ce secteur se sent d'autant plus lésée que ce sont les nouveaux venus qui contrôlent militairement la ville et que les décisions majeures ne reviennent plus à ses dirigeants.

Un grand nombre d'anecdotes les tournant en dérision émanent de locuteurs de tous bords et de toutes confessions. Faut-il y voir une solidarité des habitants traditionnels de la ville contre les nouveaux arrivés ? Ils sont parfois mentionnés dans les histoires sans aucune allusion à un autre groupe :

- (10) - Tu sais pourquoi les Chiites ne dorment que sur le dos? - Non, pourquoi?
- Parce qu'ils ont perdu *ş-Şadr*.

Il suffit de savoir que *şadr* signifie poitrine pour comprendre le jeu de mot dont l'imam disparu fait les frais et avec lui tous ceux qui se réclament de ses idées.

Il peut aussi être fait allusion à la situation générale de malaise que ressent la communauté sunnite:

- (11) - Tu sais pourquoi les Sunnites ne mangent plus qu'avec le couteau et la cuiller?
- Non. Pourquoi?
- Parce que leur fourchette est cassée.

Le terme que j'ai traduit par fourchette est *şawke* qui signifie aussi «épine». Or l'expression «*şawk-to maksûra* » (son épine est cassée), d'usage très courant, désigne celui qui, à la suite d'une humiliation, a perdu toute agressivité (épine). On comprend ainsi aisément le jeu de mots sur lequel repose cette anecdote et sa référence directe au malaise attribué à la communauté désignée,

Il faut ajouter que certaines histoires mettent en présence un représentant de chacune des confessions désignées :

- (12) Un Sunnite et un Chiite habitent le même immeuble à Beyrouth Ouest. Un jour, ils se rencontrent dans l'ascenseur: «Comment vas-tu, voisin?...» Panne d'électricité. Les deux sont bloqués. Le Sunnite dit: «Je témoigne qu'il n'y a de Dieu que Dieu, que Muhammad est le Prophète de Dieu et que *ʿalî* est le prince des croyants». «Yih ! dit le Chiite étonné. «Qu'as-tu dit? Dieu te protège!» L'autre répond: «Vous nous avez rendus parjures par vos actions».

Plusieurs éléments sont nécessaires pour comprendre le cynisme de cette anecdote. *ʿalî* est l'un des premiers compagnons du prophète Muhammad. Lors des problèmes de successions faisant suite à la mort de ce dernier, *ʿalî* faisait figure, pour ses partisans, de successeur légitime. C'est à la suite d'un malentendu sur ce point précis qu'une partie de la communauté musulmane, les Chiites, s'est démarquée de l'Islam officiel. *ʿalî* est donc l'une des figures les plus représentatives et les plus prestigieuses de la confession chiite. Les Sunnites, détenteurs de l'Islam «orthodoxe», ne reconnaissent pas la légitimité de certains dits dans lesquels Muhammad aurait désigné *ʿalî* comme son seul successeur. Dans cette histoire, ce qui étonne d'abord, c'est de voir un Sunnite attribuer à *ʿalî* la qualité de «prince des croyants», étonnement que partage avec joie le personnage chiite de l'histoire. Mais la réplique de son détracteur ne tarde pas à dissiper cette joie :

- croire aux mêmes principes que son voisin revient à être parjure,
- les actions (sous-entendu mauvaises) des coreligionnaires de ce dernier sont la cause principale du parjure.

Ce cynisme exacerbé est-il une manière d'exclure l'intrus ? Est-ce une attaque dirigée contre une communauté religieuse ou contre ses croyances ? Est-ce uniquement une critique de certains comportements isolés ? Quelle que soit la réponse, elle est en partie constituée de tous ces éléments.

On peut par ailleurs relever des traits d'humour qui, au lieu de mettre en cause un groupe précis, se donne comme cible des chefs politiques. Il semble que ce relais rende les histoires plus acceptables aux yeux de certains qui, même s'ils se réclament d'une organisation, ont néanmoins le sentiment que ce sont les chefs qui tirent tout le profit de la situation. L'anecdote suivante nous est parvenue d'une femme habitant Beyrouth Ouest qui appartient à l'une des deux communautés citées et qui, de plus, défend sans concession la politique et la personne de l'un des deux leaders cités :

- (13) - A Beyrouth on a interdit tous les whiskies sauf le J&B.
- (Etonnement de l'auditeur)
- Joumblatt and Berri.

Je ne peux clore cette partie du travail sans citer ceux qui font presque l'unanimité contre eux dans ce genre oral : les intégristes. Toutes les boutades prenant ces derniers pour cible jouent sur le même registre humoristique : l'exagération jusqu'à l'extrême des principes qu'ils professent. Je citerai ici un jeu de mots qui a l'avantage d'être aussi bien rendu en français qu'en arabe :

- (14) - Pourquoi les partisans de Hezbollah tirent-ils sur tous les vieux fils électriques?
- Pourquoi?
- Parce qu'ils sont nus.

Même les fils électriques se voient ici contraints à respecter les mœurs austères érigées comme principe par les islamistes.

Cette étude, qui ne donne qu'un aperçu du sujet, car la réalité est infiniment plus complexe, permet d'aborder un genre oral humoristique issu de l'expérience vécue de la population. Si une schématisation relative a été possible, elle peut être souvent contredite par les faits, puisqu'il est courant de retrouver les mêmes histoires dans tous les secteurs de la ville, voire dans toutes les régions du pays. Si tous les narrateurs n'y mettent pas réellement la même signification, cette «homogénéité de l'humour» reflète souvent le décalage qui peut exister entre les convictions politiques d'un individu et sa perception spontanée de la réalité. Mais ridiculiser par le rire un personnage ou un groupe dont on se réclame ne peut se faire que devant un auditoire qui partage les mêmes opinions: le linge sale se lave en famille.

Par ailleurs, on peut se demander dans quelle mesure une histoire engage celui qui la raconte. Choisir son auditoire est une sorte d'engagement par rapport au contenu de l'histoire mais reproduire une parole par définition anonyme revient à ne pas assumer la responsabilité de cette parole.

Ces remarques ne concernent bien sûr pas ceux qui ont pris un recul suffisant pour ne s'identifier à aucune des formations en présence et qui peuvent se permettre de rire de tous.

Une certitude se dégage pourtant de l'observation de ce genre humoristique : la littérature orale subit des transformations en même temps que ceux qui la font circuler. De même que les Libanais se sont adaptés à la situation qui est la leur depuis plus de dix ans, de même, leur rire y a puisé ses victimes.

Guerre du rire ou rire de la guerre...

Paris, septembre 1985

BIBLIOGRAPHIE

DEJEUX J.

1978 *Djca'a hier et aujourd'hui*, éd. Naaman, Québec.

^{DU}1973^S A^AlliSir *Wilfram thé Lauyïing Barrel*, Prenlice Hall, New Jersey

MORIN V.

1966 «L'histoire drôle», *Communication* n° 8, p. 102-119.

NASR S.

1985 «La transition des Chiites vers Beyrouth», *Mduwru'tnts contmu rtautaires et espaces urbains on Macfirtq*, éd CERMOC. Beyrouth.

Cahiers de littérature orale, n° 20, 1986